LE LIBERALISME CATHOLIQUE

Conférences faites au Cercle Catholique de Québec.

PAR

Le Révd L. P. PAQUIN, Ptre.

Première Conférence

PRINCIPE FONDAMENTAL DU LIBERALISME.

QUEBEC:
DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE,
Editeurs-Propriétaires du "Canadien."

1882.

LE

LIBERALISME

CATHOLIQUE

Conférences faites au Cercle Catholique de Québec.

PAR

Le Révd L. P. PAQUIN, Ptre.

Première Conférence

PRINCIPE FONDAMENTAL DU LIBERALISME.

QUEBEC:
DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE,
Editeurs-Propriétaires du "Canadien."

1882.

CONFÉRENCES

SUR

LE LIBERALISME CATHOLIQUE.

Première conférence :

Le Libéralisme et son principe fondamental.

Deuxième conférence :

Le Libéralisme et la Liberté.

Troisième conférence :

Le Libéralisme et les Libertés modernes.

Quatrième conférence :

Le Libéralisme et sa devise "L'Eglise libre dans l'Etat libre."

Cinquième conférence :

Le Libéralisme et la Politique chrétienne.

PRINCIPE FONDAMENTAL

DU LIBERALISME.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Le premier mensonge fait au début du monde a été une semence maudite jetée sur la terre.

Grâce aux soins vigilants dont l'enfer ne cessa de l'entourer, cette semence n'a pas tardé à marquer sa fécondité. Elle est devenue un grand arbre pénétrant par ses racines tous les coins du globe. Ses rameaux, venant à couvrir le monde entier, se sont étendus à travers tous les siècles.

Que d'hommes, que de peuples, les uns par ignorance, les autres par indifférence, d'autres par suite de tendances mauvaises, sont allés s'abriter sous son ombre délétère, respirer son atmosphère empestée, manger ses fruits empoisonnés ! Mais aussi, que d'hommes, que de peuples y ont trouvé la mort ! Que de générations ont disparu les unes après les autres, laissant derrière elles une odeur fétide bien éloquente pour dire au sein de quelle profonde corruption elles s'étaient éteintes !

Pauvre humanité ! elle a payé bien cher sa première faute de croire à la parole trompeuse du prince du mensonge !

Il était bien vivace le germe de corruption qu'elle reçut alors dans son sein !

Il était bien épais le bandeau qui se plaça devant ses regards, puisque quarante siècles n'ont pas encore réussi à lui ouvrir complètement les yeux !

Le soleil de vérité a brillé cependant dans le monde ; et, il était si facile de le regarder.—Qui peut s'excuser de ne pas voir le soleil en plein midi ?

La parole de vérité s'est fait entendre au sein de l'humanité ; et, il était si facile de l'écouter.—Qui peut s'excuser de ne pas entendre une voix dont les échos ont si souvent réveillé les morts au fond de leurs sépulchres ?

Depuis dix-huit siècles surtout, ce soleil n'est-il pas placé comme un phare sur le haut des sept collines, d'où il ne cesse de lancer ses rayons lumineux dans toutes les directions ?—Et pourtant combien sont-ils nombreux les yeux qui sont restés et restent encore fermés ?

Cette Parole a-t-elle cessé de se faire entendre du sommet des sept collines et de crier la vérité au monde entier ?—Et pourtant, combien sont-elles nombreuses les oreilles qui sont demeurées et demeurent encore closes !—" Ils ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre," disent les Saintes Ecritures.

Et voilà comment tant de fils d'Adam, non-seulement chez les infidèles et les idolâtres, mais, ce qui est plus triste, chez les chrétiens eux-mêmes, s'en vont si nombreux voguer dans des eaux étrangères, où ils ne devraient jamais montrer leur pavillon, parce qu'ils n'ont rien à y gagner, et ont tout à y perdre.

Comment, Messieurs, expliquer un pareil mystère ?— Ah ! c'est que le serpent qui parla à notre première mère n'est pas mort avec elle. J'aperçois bien sa tête au milieu des fleurs du paradis qu'il fit perdre à l'homme, mais le corps du dragon s'étend au-delà du jardin. Il prend les proportions gigantesques d'un monstre enroulant dans ses anneaux tortueux tous les siècles, pour venir atteindre de sa queue les temps où nous vivons.

Je n'oserais entreprendre la seule nomenclature des erreurs qui peuplent chacun de ces anneaux, aussi nombreuses que les écailles répandues sur le corps du monstre. Qu'il me suffise de vous rappeler un proverbe bien connu : *in cauda venenum.* C'est dans la queue que se trouve le venin le plus subtil et le plus dangereux. Or cette queue—terminaison de la longue chaîne des erreurs humaines — est une erreur si habile à se glisser et s'étendre partout qu'elle semble envelopper aujourd'hui la terre comme un filet ; une erreur dont le propre est d'être insaisissable et de se dérober même aux yeux de ceux qu'elle a infectés ; une erreur d'autant plus pernicieuse qu'elle est plus subtile et possède d'avantage le secret de s'infiltrer parfois jusques dans les esprits qui la combattent avec le plus de vigueur.

Vous devinez déjà que je vais nommer le Libéralisme catholique.

J'ai, plus d'une fois, entendu quelques-uns de nos amis, carrément décidés à être rien moins que catholiques libéraux, se demander cependant, dans des moments de franc-examen de leur manière de penser, de dire et de faire, s'ils ne se laissent pas enlacés parfois dans quelques-uns des nombreux réseaux du libéralisme.

Le libéralisme, tout le monde en parle, mais il s'en faut de beaucoup que tous ceux qui en parlent le plus aient toujours réussi à le bien connaître. Tant s'en faut aussi que ce soit un mythe, ainsi que l'ont si longtemps prétendu les catholiques libéraux eux-mêmes. C'est bien plutôt un Protée possédant à merveille l'art de se déguiser en changeant perpétuellement de forme, afin de réussir à opérer ses vols clandestins dans le trésor des vérités catholiques.

" L'ennemi du genre humain, disait Mgr. de Poitiers,
" change de langage et modifie le ton de sa voix selon
" la nécessité des temps et la marche des idées ; il varie
" ses évolutions selon la tournure des événements et les
" chances du combat. "

Aussi, Messieurs, s'il était possible d'appliquer, sans profanation, l'épithète de catholique au prince des ténèbres, je n'hésiterais pas à dire que Satan est le type le plus accompli du catholique libéral.

C'est qu'en effet le libéralisme catholique est un serpent qui a l'art de se faire assez petit pour entrer presque partout sans être aperçu, et pour réussir, avant d'être écrasé, a tout empoisonner, les sociétés comme les individus. Il réussirait peut - être à empoisonner

l'Eglise elle-même, si l'Eglise n'était incorruptible et environnée, comme par un mur d'acier, par la vertu toute-puissance de l'éternelle parole de son divin Fondateur : *et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

Nos Evêques, dans leur lettre pastorale du 22 septembre 1875, déclarent que le libéralisme catholique est un serpent qui tente de se glisser imperceptiblement jusques dans les lieux les plus saints, et peut fasciner les yeux les plus clairvoyants ; il importe donc à tous d'être en garde contre ses pernicieuses subtilités, et, pour cela de le bien connaître, de l'examiner autant que possible sur toutes ses faces. C'est ce que nous allons commencer ensemble ce soir, grâce à votre attention indulgente.

D'abord, l'erreur libérale existe-t-elle ?—Pie IX a lui-même répondu à cette question : c'est assez dire qu'elle est toute résolue pour nous.

Dans un bref daté du 6 mars 1873, adressé au cercle Saint-Ambroise de Milan, après avoir flétri les odieux attentats des ennemis déclarés de l'Eglise, il ajoute : " Cependant, et bien que les fils du siècle soient plus " habiles que les fils de la lumière, leurs ruses et leurs " violences auraient sans doute moins de succès, si un " grand nombre, parmi ceux qui portent le nom de catho- " liques, ne leur tendaient une main amie. Oui, hélas ! " ils ne manquent pas ceux qui, comme pour marcher " d'accord avec nos ennemis, s'efforcent d'établir une " alliance entre la lumière et les ténèbres, un accord " entre la justice et l'iniquité, au moyen de ces doctrines " qu'on appelle *catholiques libérales*, lesquelles, s'ap-

" puyant sur de pernicieux principes, approuvent le " pouvoir laïque quand il envahit les choses spirituelles, " et poussent les esprits au respect, ou tout au moins, à " la tolérance des lois les plus uniques, absolument " comme s'il n'était pas écrit que personne ne peut servir " deux maîtres "

Plus tard, en 1876, dans un Bref daté du 18 septembre, le même Pape disait à nos Evêques du Canada: " Nous avons dû louer le zèle avec lequel vous vous êtes " efforcés de prémunir le même peuple contre les astu- " cieuses erreurs du *libéralisme* dit *catholique*, d'autant " plus dangereuses que, par une apparence extérieure " de piété, elles trompent beaucoup d'hommes hon- " nêtes.........."

A une date antérieure, en 1871, le Souverain Pontife disait à la députation des catholiques de France, venue à Rome à l'occasion du 25e anniversaire de son pontificat : " Ce que je crains, ce ne sont pas tous ces misé- " rables de la commune de Paris, vrais démons de l'enfer " qui se promènent sur la terre. Non, ce n'est pas cela, " ce que je crains, c'est ce *libéralisme catholique*, qui est le " véritable fléau. "

Et nos Evêques, dans leur lettre pastorale du 22 septembre 1875, après nous avoir enseigné que " le libé- " ralisme catholique est l'ennemi le plus acharné et le " plus dangereux de la divine constitution de l'Eglise ; " après l'avoir comparé " au serpent qui se glissa dans le paradis terrestre pour tenter et faire déchoir la race humaine, " ajoutent ces vigoureuses paroles : " Défiez- " vous surtout de ce *libéralisme* qui veut se décorer du

" beau nom de *catholique* pour accomplir plus sûrement " son œuvre criminelle. "

Or, Messieurs, lorsque nous voyons le Chef suprême de l'Eglise et tous nos Pasteurs s'unir ainsi pour nous crier : " au loup ! au loup ! " que nous reste-t-il à conclure sinon que le loup est dans la bergerie ?

Dès que le loup est dans la bergerie, et est d'autant plus dangereux qu'il se cache sous la peau de l'agneau, mettons-nous donc en garde, nous qui voulons vivre de la vie pleine, forte, vigoureuse, alimentée par la pure sève catholique sans aucun mélange délétère, mettons-nous en garde contre sa morsure : morsure que longtemps on a tenté de regarder comme une blessure légère, mais qui n'en a pas moins été mortelle pour un grand nombre.

Avant l'Encyclique et le Syllabus, avant le concile du Vatican, et tous ces Brefs où Pie IX ne laisse plus de subterfuges aux habiles, qu'un Religieux célèbre et pieux ait pu dire : " J'espère mourir catholique pénitent et libéral impénitent " cela donne le frisson, mais encore cela peut-il se concevoir. Aujourd'hui que la lumière a brillé avec un éclat si vif, que l'on voit des catholiques, estimables d'ailleurs, se faire un trophée de cette antithèse malséante, cela fait plus que donner le frisson. On a réellement raison de trembler pour eux, parce que—l'on ne peut plus en douter maintenant—mourir dans l'impénitence libérale est synonyme de mourir dans l'impénitence finale. Car, nous disent encore nos Evêques dans leur lettre pastorale : " il ne " peut plus être permis en conscience d'être un libéral " catholique. "—Voilà qui est assez clair, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce donc que le libéralisme ?

De prime abord, il ne présente pas l'aspect d'une erreur unique, mais plutôt d'une variété presque infinie d'opinions vagues et incertaines. Il semble se tenir enveloppé dans des nuages aussi souples à changer de configuration et à modifier perpétuellement leur apparence, que les nuages errant dans les airs au gré des vents qui les poussent en se jouant d'eux. Aussi, cent personnes peuvent-elles donner du libéralisme cent définitions particulières, selon le point de vue où chacune d'elles se place pour l'envisager.

Cependant, remuez un peu toutes ces opinions vagues et incertaines, dont est peuplé le monde des idées libérales, et vous les verrez toutes reposer, nonobstant leur diversité, sur une base commune. Cette base, c'est ce que l'on est convenu, dans l'idiome de notre temps, d'appeler les *idées modernes*. Idées modernes ! bien que, pour la plupart aussi vieilles que Satan ! Mais enfin, *modernes* sonne mieux à l'oreille contemporaine. D'ailleurs, ne sont-elles pas à la mode du jour ?—Et, vous le savez, le propre de la mode est de rajeunir tout.

Allez plus loin. Percez les nuages de toutes ces idées modernes ; dégagez de ces formes diverses ce qu'il y a de commun au fond de toutes, et vous vous trouverez en possession d'une idée mère, d'où sortent toutes les autres. C'est là le cœur du libéralisme.

C'est sa quintescence.

C'est le libéralisme exposé aux regards dans toute sa nudité.

C'est la tête du serpent, arrachée à son fourrier de fleurs, et mise à nu avec sa véritable physionomie.

La tête du serpent, l'idée mère de toutes les idées libérales, le pivot autour duquel roulent tant de nuages, la base commune de tant d'opinions indéfinies, vagues et incertaines, le *cœur* même du libéralisme, en un mot, c'est *le cri de la liberté proclamant l'émancipation de l'ordre naturel, dans tout ce qui a rapport aux intérêts temporels ;* en d'autres termes, *l'affranchissement de toute dépendance par rapport à l'ordre surnaturel.*—" Ces hommes, disait le souverain Pontife dans son allocution solennelle à l'épiscopat catholique assemblé autour de lui, ces hommes veulent détruire la cohésion nécessaire qui, par suite de la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel."

La doctrine catholique enseigne que Dieu a établi un lien supérieur et transcendant entre notre nature et la sienne. Ce lien, par suite de la volonté divine, est obligatoire et indéclinable. Aucun être moral au sein de l'humanité, soit individuel et particulier, soit public et social, ne peut le rompre, en tout ou en partie, sans contredire formellement la volonté de Dieu. Voilà le catholicisme pur.

Le libéralisme pur, dont le nom propre est *Naturalisme*, rejette radicalement l'ordre surnaturel, et revendique le droit absolu de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel.

Le libéralisme catholique se place entre les deux. Il ne rejette pas l'existence de l'ordre surnaturel, ni son action dans le monde, parce qu'il tient à s'appeler catho-

lique. D'un autre côté, il ne veut pas non plus répudier l'esprit moderne, qui lui sourit avec une douceur inénarrable, parce qu'il tient à s'appeler libéral.

C'est ainsi qu'il accepte la présence et l'autorité du surnaturel, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de son Eglise, dans l'ordre des choses privées et religieuses ; mais il juge à propos de l'évincer de l'ordre des choses publiques et temporelles.

Le catholicisme pur veut, ainsi que Dieu lui-même l'a voulu, l'intervention surnaturelle de la divinité dans le domaine de la nature, avec *toutes ses conséquences* atteignant les sociétés aussi bien que les individus.

Le libéralisme pur, pour faire table rase, d'un seul coup, de l'ensemble de ces conséquences, qui le gênent et lui tombent sur les nerfs, rejette *radicalement* le principe de l'intervention surnaturelle.

Le libéralisme catholique admet le principe avec ses conséquences relatives aux individus, mais il recule devant celles qui ont trait aux institutions sociales.

Cohésion complète pour les catholiques purs.

Séparation complète pour les libéraux purs.

Cohésion partielle et séparation partielle pour les catholiques libéraux.

Tout, au sein de l'humanité, doit dépendre de Dieu, disent les premiers.

Rien, au sein de l'humanité, ne doit dépendre de Dieu, disent les seconds.

Pour nous, disent candidement les troisièmes, nous voulons ques les âmes des individus et toutes les choses spirituelles soient sous la dépendance absolue de Dieu, administrées et gouvernées avec une entière liberté par ses représentants sur la terre ; mais les affaires sociales et politiques peuvent parfaitement se passer de lui, et se gérer, en toute liberté, dans une pleine et entière indépendance par rapport à toute direction venant des hautes sphères de l'ordre surnaturel. *L'Eglise libre dans l'Etat libre*, ce qui, dans la pensée des libéraux catholiques, veut plutôt dire : *l'Eglise libre et l'Etat libre : chacun chez soi.*—Nous en parlerons plus tard.

Le Catholique sincère obéit tout simplement à l'Eglise de Dieu.

Le Libéral franc se met en révolte ouverte contre elle.

Le Catholique libéral, lui, se fait tirer l'oreille. N'osant lever ouvertement l'étendard de la rebellion, parce qu'il a peur des foudres suspendues au-dessus de sa tête, il a recours à mille et mille subterfuges pour obéir le moins possible et arracher le plus de concessions qu'il peut.

Selon les *Enfants de la lumière*, l'humanité a besoin de tutelle, d'un système protectioniste qui étende sur elle une influence directe et active, par le ministère d'un médiateur envoyé de Dieu pour l'aider d'un secours supérieur à bien voir la voie à suivre, et y marcher avec constance et fermeté.

Selon les *Enfants des ténèbres*, les lumières de la raison et les lois intimes de la conscience résument tout le personnel tutélaire dont la race humaine a besoin pour

marcher dans les voies de la vérité. Les conditions essentielles dans lesquelles le créateur a dû poser sa créature raisonnable sont immuables et définitives ; et aucune introduction personnelle de la divinité dans le monde terrestre ne doit jamais porter atteinte à la suprématie inaliénable de la raison ni à l'autonomie rigoureuse de la nature humaine.

Selon les *Enfants bâtards issus de l'illégitime union du jour et de la nuit*, bien que, disent-ils, la pure doctrine catholique soit bonne, et même, en théorie, de beaucoup la meilleure, cependant, vu le siècle où nous sommes et les idées courantes qui dominent aujourd'hui dans le monde, il vaut mieux, en pratique, conformer son tempérament à l'atmosphère au sein de laquelle on est forcé de vivre, afin de ne pas s'en trouver trop mal. Allons donc, s'écrient les catholiques libéraux d'un bout à l'autre du monde, allons nous abriter sous les ailes du *droit commun*. Elles couvrent et protégent aujourd'hui la terre entière. Voilà la tutelle, sinon la meilleure en principe, du moins la seule admissible en fait, la seule praticable de nos jours.

En accordant une égale liberté au bien et au mal, à la vérité et à l'erreur, la vérité et le bien ne pourront que bénéficier de cette commune franchise ; car, grâce au principe de vitalité placé au fond de leur nature intime, ils finiront par triompher malgré tout.

Peu importent, à leurs yeux, les droits de Dieu et les blessures faites à la nature de l'homme par suite de la déchéance originelle.

Peu importe la vraie notion de la liberté.

Fi ! de tout cela : liberté illimitée à la presse, à la conscience, aux cultes, aux associations, etc. ; et voilà toute la phalange des idées libérales, ou des libertés modernes, qui prend son essor et va charger cette atmosphère à laquelle il faut à tout prix conformer son tempérament !—Et ces braves gens s'en vont gaillardement se nourrir de plats où sont mêlées la lumière et les ténèbres.

Ils invitent gracieusement les vrais catholiques à venir prendre part à leur festin.

Ils supplient le Pape lui-même de ne pas être si regardant, et de daigner occuper le siége présidentiel.

Pauvres fous ! ils semblent ignorer ce que tous les enfants savent : c'est qu'un drachme de poison mêlé à une livre de nourriture saine suffit pour empoisonner le sang tout entier et causer la mort.

Voilà le libéralisme assez clairement défini. Du moins je le crois.

Son principe, c'est l'indépendance de l'ordre naturel, indépendance que l'on décore du grand nom de *liberté*. C'est au nom de la liberté que l'on cherche à constituer, à tous les dégrés, l'émancipation de l'existence humaine.

Ce qui diversifie les deux catégories des libéraux naturalistes et des libéraux catholiques, c'est le degré d'indépendance qu'ils prétendent établir.

Chez les premiers, émancipation radicale et absolue.

Chez les seconds subordination de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, en théorie, mais en pratique séparation des deux ordres, sans ingérence du spirituel dans le temporel.

Chez les deux, liberté sortant de sa place, et par conséquent faussée.

Dieu a dit à la mer : tu n'iras pas audelà des digues que je t'ai posées.—Or, si par suite d'un cataclysme, l'ordre de Dieu est violé, il y a inondation, désordre, ruine.—Ainsi en est-il des hommes et des sociétés. Dieu, en leur donnant la liberté, leur a dit : voilà des bornes que vous ne devrez pas dépasser.—Et de fait, la liberté sera d'autant plus parfaite qu'elle se tiendra plus strictement en dedans de sa sphère.—Un fleuve, roulant avec majesté le grand volume de ses eaux, est-il gêné dans la liberté de son cours par les deux digues qui le contiennent ?—Qu'il vienne, au contraire, à briser ces digues : il se déplace, il se répand, il s'amoindrit, il s'affaiblit, il finit par aller mourir en un marais stagnant et boueux.

Les hommes et les sociétés sont vraiment libres tant que, dans toutes leurs évolutions, ils se tiennent à la place que Dieu leur a assignée. S'ils sortent de là, ils se déplacent, ils s'amoindrissent, ils se décomposent, et finissent par aller s'éteindre dans un marais tout fumant du sang versé par la révolution.

Le libéralisme, Messieurs, opère ce déplacement.

Le libéralisme est donc une liberté débordant son cadre naturel, une liberté extravasée, une liberté cor-

rompue, une liberté qui ne peut vivre longtemps, parce qu'en voulant trop s'agrandir elle ne réussit qu'à s'amoindrir pour aboutir à sa propre ruine. La grenouille, à force de vouloir se grossir à la taille du bœuf, a fini par en crever, et devenir rien du tout.

Le libéralisme est donc ni plus ni moins un abus de liberté. C'est un *libertinage*, pour employer le mot propre, un *libertinage* de l'esprit, moins grossier, mais plus funeste encore que le libertinage des sens.

Le libéralisme pur abuse de la liberté, en *brisant* tout simplement les bornes déterminées par le Créateur. Aussi se fait-il bientôt l'égoût commun où viennent confluer toutes les erreurs qui l'ont précédé.

Le libéralisme catholique ne brise pas les bornes ; il se contente de *sauter* par-dessus sans les toucher, et d'aller folâtrer dans le champ des libertés modernes. S'il ne devient pas l'égoût commun de toutes les erreurs humaines, il leur tend, au moins, complaisamment la main à toutes.

Voilà pourquoi, il se pavane si fièrement tout panaché de la brillante cocarde de la *conciliation*.

La conciliation ! voilà la grande marotte des catholiques libéraux : conciliateurs téméraires qui n'ont reçu de mandat que d'eux-mêmes.

Voyez un peu l'attitude d'un catholique libéral.

Homme louche, il regarde la vérité d'un œil et l'erreur de l'autre. Il tend une main à Dieu, et l'autre au démon.

Il fléchit un genou devant le Christ et l'autre devant Satan. D'une oreille il écoute les enseignements de l'Eglise, et de l'autre ceux de la franc-maçonnerie.

Au nom de la pacification universelle, dont il se déclare l'apôtre en face de Dieu et des hommes, il pose en docteur entre le catholicisme et l'esprit moderne. Il prêche au premier l'opportunité de tempérer un peu la rigueur de sa doctrine ; il invite le second à froncer un peu moins les sourcils.

Il se place entre le Pape de Rome et le Pontife des loges, les invitant tous les deux à venir à lui, et là en sa présence, et à sa grande jubilation, se donner enfin l'accolade fraternelle.

Ne voyez-vous pas que le rêve qu'il caresse si chèrement lui donne le délire et lui fait oublier que le Pape ne descend jamais du rocher où il est assis depuis dix-huit cents ans, et que le Pontife des loges est incapable de monter jusques là.

Il oublie en outre un point capital, le seul qui, une fois résolu, pourrait placer dans sa main la clef du succès qu'il poursuit avec tant d'ardeur : c'est que, pour réussir à concilier la vérité catholique avec l'erreur moderne, il faudrait d'abord, reconcilier Dieu avec Lucifer. Qu'il tente ce tour de force ; et s'il réussit, oh ! alors, quel spectacle grandiose ! quel triomphe ! Les cieux s'entr'ouvrent, et les myriades des anges, Michel en tête, s'élancent dans l'espace à la rencontre de leurs vieux compagnons de jadis. Ceux-ci, à leur tour, sortent de l'abîme en jubilant, à la suite de Lucifer. Tous ensemble,

après avoir signé l'acte de réconciliation, chantent en chœur : paix, paix, paix, sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Le Pape descend de son trône et va se jeter entre les bras de Bismarck et de Paul Bert.

Catholiques et Franc-Maçons jettent bas les armes, et s'embrassent comme des frères à jamais unis.

Les Religieux expulsés rentrent dans leur patrie où ils sont accueillis en triomphe par Gambetta et Cie.

Le vieux Veuillot brise sa plume et court auprès de tous ceux à qui il en a tant donné sur les nerfs ; et tous l'accueillent avec le plus gracieux sourire.

L'humanité tout entière prend place à un grand banquet où coule à grands flots le doux miel de la paix.

Voilà donc que l'Eglise de Dieu cesse d'être militante sur la terre. Elle va s'appeler l'Eglise *pacifiée*, avant de recevoir, au sein de l'éternité, le nom définitif d'Eglise triomphante.

Quelle atmosphère de délices enveloppe désormais notre planète ! Les vents eux-mêmes se taisent. A peine si la brise rafraîchissante ose troubler de son léger souffle l'océan de quiétude dans lequel est plongé l'univers tout entier. Seul, le libéralisme catholique, et certes il a bien gagné cela, seul, il a le droit de faire entendre sa voix de sirène. Ses accents moëlleux s'infiltrent comme des flèches d'une douceur inénarrable dans toutes les ames, au fond desquelles distillent goutte à goutte les avant-goûts des délices future du ciel.

Dites maintenant, Messieurs, s'il n'y a pas là de quoi captiver toutes les puissances d'une âme libérale. Dites s'il n'y a pas là de quoi donner le délire à une tête libérale !

Oh ! mais par exemple, s'il y a échec du côté du point capital ; si Dieu se refuse à la réconciliation, alors, mes bons amis les libéraux, *adieu veau, vache, cochon, couvée.* Sous la tête de la sirène reparaissent tout à coup les pieds du satyre.

Les anges restent dans le ciel, où ils continuent leur chant favori : Saint, Saint, Saint est le Seigneur. Le démons demeurent dans l'abîme qu'ils font retentir, comme de plus belle, de la lugubre cacaphonie de leurs blasphèmes.

Le Pape demeure sur son roc, et les catholiques persistent à serrer leurs rangs autour de lui ; et la lutte contre Dieu, contre l'Eglise, contre la verité se poursuit dans le monde.

Les Religieux expulsés continuent à manger le pain de l'exil, et Gambetta et Cie à dire et faire des sottises au parlement de Paris, pour ne rien dire des autres.

En un mot, le monde reste ce qu'il est ; l'Eglise demeure militante sur la terre, et nous, Messieurs, nous continuerons à faire ensemble la guerre au libéralisme catholique.

Ce soir, nous avons vu son principe fondamental et sa définition. Dans d'autres entretiens nous le poursuivrons sous les différentes formes qu'il a si bien l'art de

revêtir selon les besoins de la polémique et la marche des événements.

Merci, messieurs, de l'attention que vous m'avez accordée avec tant de bienveillance. Vous venez, par là, de faire preuve de tant de patience, que je serais à jamais convaincu, si je ne l'étais déjà, que pas un d'entre vous veut être Catholique libéral.